

même place à Macerata, il se maria avec une riche dame de cette ville, dont il eut un fils et cinq filles, et il délaissa presque complètement la musique. S'étant séparé de sa femme par suite de dissensions domestiques, il revint à son ancienne carrière et entra comme maître de chapelle à Santa-Casa de Lorette. En 1827, Basili fut nommé censeur du conservatoire impérial de Milan; puis, en 1837, le chapitre de Saint-Pierre du Vatican l'appela à Rome pour succéder à Fioravanti, en qualité de maître de chapelle de cette église, fonction qu'il exerça assidûment jusqu'à sa mort. M. Fétis, qui le vit à Rome dans un âge avancé, raconte qu'il fut frappé de l'isolement dans lequel vivait cet artiste remarquable, découragé de ne pouvoir restaurer la bonne musique d'église, faute de moyens d'exécution suffisants. L'ignorance des musiciens de la chapelle était telle, disait Basili, qu'il ne pouvait leur faire entreprendre l'étude de ses propres ouvrages, et qu'il était obligé de leur faire chanter les choses qu'ils avaient dans la mémoire. Basili a laissé une quantité prodigieuse de compositions en musique profane ou religieuse. Il nous est impossible d'en donner ici la nomenclature, qui offrirait, du reste, peu d'intérêt. Nous nous bornerons à citer, parmi ses opéras qui ont eu le plus de succès : *La Bella Incognita* (1788); *la Locandiera Antigna*; *Conviene Adattarsi*, etc.; et parmi ses morceaux de musique religieuse, sa belle messe de *Requiem* exécutée à Rome en 1816, pour les obsèques de Jannaconi.

BASILIA, ville de la Gaule, dans la Grande Séquanaise, chez les Helvètes. Elle fut construite avec les débris d'*Augusta Raurorum*, la ville romaine qu'Attila détruisit. Aujourd'hui Bâle en Suisse. ■ Nom d'une autre ville de la Gaule Belgique, chez les Remi, entre les villes modernes de Prosnès et Saint-Hilaire.

BASILIC s. m. (ba-zi-lik — du gr. *basilikos*, dimin. de *basileus*, roi, à cause du prétendu pouvoir qu'on lui attribuait, ou parce qu'on a cru longtemps qu'il avait sur la tête des éminences en forme de couronne). Reptile fabuleux dont le regard était mortel, et qu'on disait sorti d'un œuf de coq couvé par un crapaud : *Un regard, des yeux de basilic*. Les artistes du moyen âge représentaient le basilic sous la forme d'un coq ayant une queue de dragon. Suivant plusieurs Pères de l'Eglise, le basilic était l'image de la femme débauchée, parce que sa vue seule suffisait pour corrompre. Dans les psaumes, le basilic est placé, comme animal malfaisant, à côté de l'aspic, du lion et du dragon. C'est une ancienne croyance populaire, encore existante chez les paysans, que les vieux coqs pondent quelquefois un œuf qui éclos dans le fumier et produit une espèce particulière de basilic. (Quitard.) On croyait que le basilic se tuait lui-même quand il se regardait dans une glace. (Quitard.) Pliny assure que le serpent nommé basilic a la voix si terrible, qu'il fait peur à toutes les autres espèces. (Duméril.) Aux époques de crédulité, les charlatans vendaient aux curieux ignorants de petites rates façonnées en forme de basilics. (D'Orbigny.)

*Basilics brûlants,
Qui dans vos yeux étincelants
Portez un venin redoutable.*

GODEAU.

— Fig. *Regard, œil de basilic*, regard méchant, haineux, terrible : *Voyez-la, quel regard de basilic!* (Alex. Dum.)

— Erpét. Genre de reptiles sauriens, voisins des iguânes, et caractérisé par une crête qui s'étend depuis la nuque jusqu'à la queue, comme une nageoire dorsale. Il n'a rien de commun avec le reptile fabuleux que les anciens désignaient sous le même nom. Le basilic habite la Guyane : *Le basilic se nourrit de limaçons et d'insectes*. (Duméril.) On a étendu quelquefois la dénomination de basilic à des genres voisins, tels que les istiures.

— Artill. Gros canon, grosse coulevrine qui n'est plus en usage aujourd'hui.

— Encycl. Le basilic, dont le nom, quand on voulait évoquer l'idée des monstres les plus malfaisants, se joignait souvent aux noms de l'aspic, du dragon et du lion : *Super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem*, était une sorte de dragon en miniature, dont la morsure, toujours mortelle, était moins à craindre encore que le regard. Ce qu'il y avait de singulier dans les idées qu'on se faisait du pouvoir fatal attaché aux regards de ce reptile, c'est que ce pouvoir se trouvait neutralisé si l'œil de l'homme ou d'un animal quelconque prévenait celui du basilic : tout animal sur lequel se fixait le regard du monstre tombait à l'instant foudroyé, à moins que celui-ci n'eût été déjà aperçu par l'animal, auquel cas le regard devenait complètement inoffensif. Mais on pouvait en outre tourner contre le basilic lui-même les funestes effets de son regard, en lui présentant un miroir : dès qu'il voyait sa propre figure, réfléchée par la surface polie du métal ou du verre, il était tué sur le coup. Quelques-uns croyaient aussi que les femmes étaient hors de ses atteintes, et qu'elles pouvaient le saisir vivant sans aucun danger. Heureusement, les basilics n'étaient point des animaux communs : une opinion assez généralement répandue les faisait naître d'un œuf pondu par un coq et couvé par un crapaud; or, les œufs de coq ont toujours été rares et les crapauds couveurs ne le sont pas

moins. Quoi qu'il en soit, on voyait des basilics dans les cabinets de certains prétendus savants; on en voyait aussi chez les apothicaires, qui prétendaient s'en servir pour composer leurs remèdes les plus merveilleux. On sait aujourd'hui que tous ces basilics n'étaient rien autre chose que de petites raies, façonnées en forme de dragons par d'habiles charlatans, qui les vendaient ensuite fort cher. Mais Borel est celui de tous les auteurs qui a le plus extravagué sur la puissance mystérieuse du basilic. Ajoutons toutefois que cette extravagance ne se manifeste que par comparaison : dans ses *Centuries*, il parle d'un individu dont les regards étaient doués d'une si redoutable malignité, qu'ils faisaient périr les petits enfants, desséchaient les mamelles des nourrices, les plantes et les fruits, corrodait et perçaient toute espèce de verre, et, ajoute malicieusement M. Quitard, auquel nous empruntons ce détail, quel embarras n'aurait pas éprouvé cet homme basilic s'il eût été obligé de porter des lunettes!

— Erpét. Linné donna le nom de basilic (*lacerta basiliscus*) à un genre de la famille des iguaniens, sous-famille des pleurodontes. Comme les ophrysses, ils manquent de pores aux cuisses, ont des dents au palais, et leur corps est couvert de petites écailles; mais ils s'en distinguent par une crête continue, que soutiennent les apophyses épineuses des vertèbres. Ils ont en outre, sous le cou, un rudiment de fanon; les membres de derrière sont très-allongés, les doigts grêles, la queue longue et comprimée. On connaît deux espèces de basilics : le basilic à capuchon (*mitratus*), originaire d'Amérique et vivant sur les arbres à la Guyane, à la Martinique, au Mexique; le dessus du corps est d'un brun fauve, le dessous est blanchâtre; et le basilic à bandes (*vittatus*), originaire du Mexique, et portant sur le dos six ou sept bandes noires.

BASILIC s. m. (ba-zi-lik — du gr. *basilikos*, royal). Bot. Genre de la famille des labiées et de la tribu des ocyimoidées, comprenant une quarantaine d'espèces exotiques, dont plusieurs sont cultivées dans nos jardins potagers : *Comme le thym, le basilic commun sert de condiment à nos mets*. (Thiébaud de Berncaud.) Le basilic est, comme le thym, presque uniquement consacré à servir de condiment et d'aromate. (Richard.) *Basilic sauvage*. V. CLINOPODE, SERPOLET et THYM.

— Encycl. Le genre basilic présente les caractères suivants : calice à deux lèvres, dont la supérieure est large et entière, et l'inférieure à quatre dents aiguës; corolle renversée, à deux lèvres, l'inférieure plus longue et crénelée; quatre étamines, recourbées vers la partie inférieure de la fleur; deux d'entre elles sont munies d'un petit appendice à leur base. Ce genre comprend une quarantaine d'espèces, presque toutes originaires de l'Inde. Ce sont de jolies plantes, tantôt herbacées, tantôt ligneuses, et non moins remarquables par la beauté de leur feuillage que par la suavité de leur parfum. Les principales espèces cultivées dans nos jardins sont : *Le basilic commun* (*ocimum basilicum*); c'est une plante annuelle, très-aromatique; à tige droite, carrée, rameuse et rougeâtre, haute d'environ 0 m. 30; à feuilles ovales, d'un vert foncé, pétiolées, cordiformes, légèrement ciliées et dentées sur leurs bords; à fleurs blanches ou purpurines, suivant les variétés. Cette espèce n'est pas seulement une plante d'agrément, c'est aussi un végétal utile : on l'emploie dans les apprêts culinaires aux mêmes usages que le thym. Dans ce cas, il faut arracher le basilic avant la floraison et le réduire en poudre lorsqu'il est desséché. Les feuilles avec les fleurs servent à faire une liqueur, analogue au thé, que l'on dit être salubre et assez agréable. On peut semer le basilic commun depuis le mois de février jusque vers la mi-juillet, sur couche ou en pleine terre, suivant la saison et le climat. Comme le basilic pousse beaucoup de petites racines, il épuise très-vite l'humidité de la terre, et il lui faut de fréquents arrosements. Les replantations doivent avoir lieu, autant que possible, par un temps humide ou couvert, et seulement lorsque la tête de la plante commence à se former. Le basilic supporte parfaitement la taille : on peut conserver très-longtemps le même pied, en se servant de ce moyen pour l'empêcher de fleurir. *Le petit basilic* (*ocimum minimum*); cette espèce est une des plus jolies; on la cultive dans des pots, que l'on place ensuite dans les appartements pour les parfumer; ses feuilles ovales, vertes ou violettes, suivant les variétés, forment une petite boule de verdure haute à peine de 0 m. 20; ses fleurs sont petites et blanches. *Le basilic à grandes fleurs* (*ocimum filamentosum* ou *grandiflorum*); il est originaire de l'Afrique; c'est un petit arbuste toujours vert, à fleurs rares et blanches, à étamines très-longues et à feuilles ovales. Par une exception remarquable, cette espèce n'a pas, comme les autres basilics, une odeur agréable; on la cultive en serre chaude. *Le basilic à odeur suave* (*ocimum suave*); cette plante, d'une odeur extrêmement agréable, à tige ligneuse, haute d'environ 0 m. 45, est originaire de l'Abyssinie; ses feuilles sont grandes, ovales et dentées; ses fleurs terminales en épi verticillé, grandes et d'un blanc rosé, sont munies de longues étamines violacées. Cette espèce, l'une des plus belles du genre, est malheureu-

sément difficile à conserver l'hiver dans nos serres chaudes, où elle exige une assez grande sécheresse; on la multiplie de graines ou de boutures. *Le basilic de Ceylan* (*ocimum gratissimum*); c'est une petite plante ligneuse, exhalant une odeur très-forte, à feuilles blanchâtres en dessous et vertes par-dessus, à fleurs blanches et penchées. On désigne sous le nom de *basilic sauvage* plusieurs autres plantes de la famille des labiées, telles que, les clinopodes, les thyms, etc.

BASILICA ou **VASILICO**, village de la Grèce moderne, diocèse et à 20 kil. N.-O. de Corinthe, près de l'embouchure de l'Asopos dans le golfe de Corinthe. Ce village, ch.-l. du dème de Sicyone, est bâti sur l'emplacement de l'antique cité de ce nom; on y voit encore une des tours carrées de la citadelle hellénique, le théâtre, et le stade, dont les assises sont de construction cyclopéenne. V. SICYONE.

BASILICAIRE s. m. (ba-zi-li-kè-re — rad. *basilique*). Hist. ecclésiast. Officier qui assistait un prélat officiant.

BASILICATE, province de l'Italie méridionale, sur le golfe de Tarente, entre le pays d'Otrante, la Terre de Bari, la Capitanate, la Principauté-Ultérieure et la Calabre; elle a 125 kil. de long sur 85 kil. de large et 517,314 hab. ; ch.-l. Potenza, villes principales Meli et Lagonegro; elle est divisée en quatre districts et arrosée par le Bradano, le Basiento et l'Agri, rivières qui descendent des dernières ramifications des Apennins. Climat tempéré; sol montagneux, boisé, et quoique mal et peu cultivé, fertile en maïs, chanvre, légumes et vins; soie, coton; nombreux bétail. La Basilicate comprend la moyenne partie de l'ancienne Lucanie.

BASILICO (Cyriaque), poète italien, né à Naples au XVII^e siècle. Il a publié, sous le titre de *I Successi di Eumolpione*, une traduction en vers du *Satyricon* de Pétrone, et, sous celui de *Il Morello*, la traduction en vers libres du *Moretum*, attribué à Virgile par les uns et à Cornelius Severus par d'autres. Ces deux traductions ont paru en un volume (Naples, 1678).

BASILICO (Jérôme), jurisconsulte et littérateur italien, né à Messine, mort en 1670. Il habita successivement la Sicile et l'Espagne, où il se signala non-seulement comme jurisconsulte, mais encore par son goût pour les belles-lettres et par son érudition. Appelé à occuper le poste de juge au tribunal suprême de son île natale, il devint en même temps membre des académies de Messine et de Palerme. Outre quatre *Discours académiques*, publiés de 1654 à 1662, et des *Panegyriques* du roi Charles II, du duc de Sermoneta, etc., on a de lui un ouvrage de droit intitulé : *Decisiones criminales magnæ regie curiæ regni Sicilia* (Florence, 1691, in-folio).

BASILICON s. m. (ba-zi-li-kon — du gr. *basilikos*, royal, souverain). Pharm. Nom commun à plusieurs drogues qui passaient pour avoir une efficacité souveraine. ■ Nom particulier d'un onguent qui passe pour favoriser la formation du pus : *J'appliquai un petit emplâtre de basilicon, de peur que la plaie ne s'agglutinât*. (A. Paré.) ■ On dit aussi BASILICUM.

— Encycl. L'onguent basilicon passait autrefois pour posséder une grande vertu; on le croyait éminemment propre à favoriser la formation du pus. Les anciens apothicaires le vendaient aussi sous le nom de *tetrapharmacum*, de deux mots grecs qui signifient quatre médicaments ou drogues. Il était en effet composé de quatre substances : résine de pin, poix noire, cire jaune et huile d'olive. Les pharmaciens modernes l'ont remplacé par d'autres compositions plus réellement efficaces.

Basilicon Doron, traité de politique et de morale, par Jacques I^{er}, roi d'Angleterre. Le premier des Stuarts qui monta sur le trône d'Angleterre a laissé des ouvrages plus estimés que sa mémoire, et parmi lesquels le *Basilicon Doron* (*don* ou *présent royal*) tient le premier rang. C'est à tort qu'on a dit, à propos de cet ouvrage, qu'il y a des auteurs dont le nom fait vivre les livres; l'œuvre de Jacques I^{er} méritait de vivre, car elle présente nombre de faits intéressants au point de vue historique, et elle fait voir ce prince sous un jour nouveau. Le *Basilicon Doron* est dédié à Henri, fils aîné de Jacques. Le roi, dans son épître au jeune prince, lui parle en ces termes, empruntés à une vieille traduction française très-fidèle et très-naïve : « Et afin que cette instruction soulage votre mémoire, je l'ai divisée en trois parties. La première vous dira votre devoir envers Dieu comme chrétien; la seconde, votre devoir envers votre peuple comme roi; et la dernière vous enseignera comment vous avez à vous porter en choses communes et ordinaires de notre vie, lesquelles de soi ne sont ni bonnes ni mauvaises, sinon en tant que l'on en use bien ou mal, et qui serviraient toutefois à augmenter votre réputation et autorité, si vous en usez bien. » Le roi s'adresse ensuite au lecteur, auquel il explique les motifs qui l'ont porté à rendre public cet ouvrage, primitivement destiné à son fils et à ses confidents. La première partie du livre royal, *Devoirs d'un roi chrétien envers Dieu*, renferme des maximes à coup sûr excellentes, mais communes; on n'y trouve guère de remarquable que les passages relatifs à

l'athéisme et à la superstition, « deux lèpres » qu'il condamne également. La seconde partie, *Devoirs d'un roi en sa charge*, s'ouvre par un bel exorde : c'est la morale du *Télémaque* enseignée avec autorité par une bouche royale. Jacques semble être un prophète, quand il écrit ses paragraphes sur la mort d'un bon roi et sur celle d'un tyran. « Et ores qu'il y en ait (des rois) que la déloyauté des sujets fait mourir avant le temps (ce qui arrive rarement) si est-ce que leur réputation vit après eux; et la déloyauté de ces traîtres est toujours suivie de sa punition en leurs corps, biens et renommée; car l'infamie en reste même à leur postérité. Mais, quant au tyran, sa méchante vie arme et anime enfin ses sujets à devenir ses bourreaux. Et, bien que la révolte ne soit jamais loisible de leur part, si est-on si las et rebuté de ses déportements, que sa chute n'est guère regrettée par la plupart de son peuple, moins par ses voisins. Et, outre la mémoire honteuse qu'il laisse au monde après soi, et les peines éternelles qui l'attendent en l'autre, il arrive souvent que les auteurs de cet assassinat demeurent impunis, et le fait ratifié par les lois, approuvé par la postérité. » Ce que dit un peu plus loin Jacques I^{er} de la faction puritaine explique la théorie du *droit divin*, qu'il fit si malheureusement soutenir dans la suite. N'ayant vu que les troubles et les dévolutions occasionnés par le principe mal appliqué de la souveraineté du peuple, il se réfugia dans le droit divin, ne se trouvant pas assez en sûreté dans le principe de l'hérédité monarchique. Il parle de Marie Stuart, sa mère, et montre combien il avait été sensible à sa mort tragique; il fait aussi une peinture fidèle des malheurs de l'Ecosse. Ensuite, il discute sur la noblesse, il en examine les défauts et les qualités. Le système du roi sur les grandes charges de l'Etat est d'un esprit judicieux. A l'égard des classes industrielles, il devance les idées de son siècle : il veut « que l'on donne et que l'on publie toute liberté de commerce aux étrangers. » Voilà, certes, un prédecesseur de Cobden, que peu de gens connaissent pour tel. Après avoir recommandé à son fils la pureté dans le mariage, conseil que Charles I^{er} n'eût que gagné à suivre, Jacques parle avec horreur de certaines dépravations, ce qui ferait penser que, sur ce point encore, il a été calomnié. La faiblesse envers des favoris ne suppose pas nécessairement la corruption : quand on est livré à des vices honteux, on se tait plutôt que de faire, avec l'accent de la vérité, l'éloge des vertus contraires : le voile des paroles couvrirait mal la rougeur du front. La troisième partie du *Basilicon Doron* : *Des déportements d'un roi en ses choses communes et indifférentes*, amuse par sa naïveté. Jacques instruit son fils à être attentif à sa grâce et façon à table : Henri ne doit être ni friand ni gourmand; il doit éviter l'ivrognerie, vice qui croît avec l'âge et ne meurt qu'avec la vie : suivent des recommandations de toutes sortes sur les moindres habitudes de la vie.

Quant aux jeux et aux exercices, Jacques veut que son fils y mette du choix; il recommande la course, le saut, l'escrime, la paume, et surtout l'équitation. Il permet également la chasse, mais la chasse à courre, qu'il trouve plus noble et plus propre à un prince. Le passage suivant est certainement le plus remarquable de cette troisième partie, et contient des préceptes sur le bien dire et sur le bien écrire, qui sont encore vrais de nos jours. « Quant au langage, mon fils, soyez franc en votre parler, naïf, net, court et sentencieux, évitant ces deux extrémités, ou de termes grossiers et rustiques, ou de mots trop recherchés qui ressemblent l'écriture... Si votre esprit vous porte à composer ou en vers ou en prose, c'est chose que je ne veux blâmer. N'entreprenez point de trop longs ouvrages; que cela ne vous diverte de votre charge. Pour écrire dignement, il faut élire un sujet digne de vous, plein de vertu et non de vanité, vous rendant toujours clair et intelligible le plus que vous pourrez. Et si ce sont vers, souvenez-vous que ce n'est la partie principale de la poésie de bien rimer et couler doucement avec mots bien propres et bien choisis; mais plutôt, lorsqu'elle sera tournée en prose, d'y faire voir une riche invention des fleurs poétiques et des comparaisons belles et judicieuses, afin que la prose même retienne le lustre et la grâce du poème. Je vous avise aussi d'écrire en votre langue propre; car il ne nous reste quasi rien à dire en grec et en latin, et prou de petits écoliers vous surpasseront en ces deux langues. Joint qu'il est plus séant à un roi d'orner et enrichir sa langue propre, en laquelle il peut et doit devancer tous ses sujets, comme pareillement en toutes autres choses honnêtes et recommandables. » Ces derniers conseils sont curieux : ce roi auteur, qui s'exprimait avec tant d'emphase devant ses parlements, montre ici du goût et de la mesure. Son ouvrage finit par une grande vue : Jacques croit que tôt ou tard la réunion de l'Ecosse et de l'Angleterre produira un puissant empire. Henri, à qui le *Basilicon Doron* est adressé, mourut à l'âge de dix-huit ans. S'il eût vécu, Charles I^{er} n'eût pas régné, les révolutions de 1649 et 1688 n'auraient peut-être pas eu lieu, et le monde changeait de face.

BASILICULE s. m. (ba-zi-li-cu-le — dimin. de *basilique*). Nom donné anciennement aux reliquaires qui avaient la forme d'une petite église.